

MARC LAMBRON

CARNET  
DE BAL

*nrf*

GALLIMARD











© *Éditions Gallimard, 1992.*

Extrait de la publication

*Pour Mathieu et Juliette, qui savent danser.*



Ce livre rassemble une quarantaine de textes écrits entre 1981 et 1992. Personnages d'époque, scènes variées, préférences. Les Britanniques appellent cela un *scrapbook* – un album de mélanges. En France, cela n'a pas vraiment de nom. Mettons que, lorsque la musique s'arrête, il reste le souvenir de quelques valse. Des dates, des profils, le naguère et l'autrefois : un carnet de bal.

M. L.



DE LA CIVILITÉ



*La politesse flatte les vices des autres, la civilité nous empêche de mettre les nôtres au jour.*

Montesquieu,  
*De l'esprit des lois, XIX, 16.*

Un dîner comme un autre, à Paris. Autour de la table, un associé-gérant de chez Lazard, un romancier tenant tribune au *Figaro littéraire*, un membre du cabinet Bérégovoy, un conseiller référendaire à la Cour des comptes, un commissaire-priseur hétérosexuel. Leurs femmes, plus une divorcée. On passe à table vers 21 h 10. On la quitte vers 23 heures. Dans l'intervalle, auront été évoqués, appelés à l'audience, les sujets suivants : mort et transfiguration d'Henry Racamier ; les souffrances du jeune Boubilil ; les stratégies matrimoniales des Rothschild quatrième génération ; le devenir de la promotion « Thomas More » de l'E.N.A. (François d'Aubert, Jean-Louis Bianco, Jean-Claude Trichet, Marc Tessier, Jean-Paul Huchon) ; un récit de trekking au Sikkim ; le dernier mariage de Jean-Pierre Angremy ; l'achat d'une maison à colombages près d'Yvetot ; Françoise Sagan et la Normandie ; les *sitcoms* de Simone Harari.

Tout cela compose, à n'en pas douter, une culture. Mais laquelle ? Il y entre du potin et de l'alacrité, de la surveillance et des hiérarchies. Un parfum d'économie mixte et d'annuaire

d'anciens élèves. Voilà le Paris du Bicentenaire, tel qu'en ses élites il s'incarne. Imaginons maintenant le même dîner en 1937. Les convives se nomment, par exemple, Georges Boris, Jean-Louis Vaudoyer, le jeune Louis Joxe, les Roland de Margerie, Pierre Brisson. Sujets évoqués : les laques de Coromandel ; les articles de Mauriac sur Franco ; la reprise du *Baiser de la fée* dans la chorégraphie Lifar ; la liaison Morand-Josette Day ; les conséquences du pacte de Stresa sur la diplomatie française en Europe centrale ; les stratégies matrimoniales des Rothschild troisième génération ; l'aéroglesseur de Paul-Louis Weiller ; les visions comparées de Rome par Stendhal et Chateaubriand ; le livre de Mencken sur les Américaines ; les dernières dépêches de François-Poncet sur le chancelier Hitler ; l'histoire des rapports Poiret-Chanel

De 1937 à 1989, qu'est-ce qui a changé ? Montons-nous, ou descendons-nous ? Un observateur dirait que la cruauté est sans doute égale, mais certes pas le plaisir. La Réforme gagne sur le jésuitisme. Ne sentez-vous pas cette odeur d'encrier, cette teinture d'État qui amidonne les nuques ? Cette imprégnation sournoise des civilités par l'esprit d'école et l'inculture ordinaire ? L'analyse reste à faire de ce que la création de l'École nationale d'administration a changé dans la société parisienne, pour ne pas parler, par pudeur, de ce qu'elle a ôté à nos provinces. Dans un salon d'avant-guerre, c'est M. Alexis Léger qui incarnait l'État. Dans les années 70, c'était plutôt M. de la Genière. Ainsi en va-t-il des fortunes et des infortunes de l'incarnation, qui donne aux théologiens du blé à moudre. L'époque, et le 13 rue de l'Université, secrètent des zones grises. Les salles à manger deviennent des annexes du plan comptable. La dignité anglaise, autrefois cultivée par les meilleurs des Français, qui consiste à ne surtout pas parler de ce que l'on fait – surtout si c'est important –, se perd. A table, la direction du Trésor sort de la soupière comme le djinn de sa

lampe. Chacun évoque, au fromage, son *plan de carrière*. L'heure a sonné de la seconde mort de Philippe Berthelot.

Supposons un ethnologue qui travaillerait sur ces étranges objets que sont la civilité, ou le plaisir. Il constaterait à Paris, dans la seconde moitié du xx<sup>e</sup> siècle, un recul, comme un nuage persistant sur la Seine. La France, qu'on le veuille ou non, s'est toujours définie à elle-même dans ces quelques quartiers qui vont de l'esplanade des Invalides au boulevard Saint-Michel, de la place des Victoires à l'avenue de l'Observatoire. On y trouvait autrefois un mélange de jacobinisme et de galanterie, des écrivains et des dames, tout un corps de ballet qui faisait de l'esprit sur les pointes. Cela a changé. Il y a quarante ans, on a créé une école. Elle a essaimé dans Paris, comme les *convicts* et les lapins ont repeuplé l'Australie. Il existe aujourd'hui environ 4000 anciens élèves de l'École nationale d'administration. Comme ils ne sont généralement portés ni sur le *self-restraint* ni sur le contrôle des naissances, leur descendance est appelée à proliférer. Vous n'échapperez pas au paysage : Paris devient une salle de classe, où les anciens bons élèves pérorient comme des cafards en tous lieux. Il est entendu que chacun de ces technocrates, d'autant plus imbu de pouvoir qu'il en a moins, vous opposera inmanquablement sa singularité. Ses plumes ne sont pas lustrées comme celles du voisin, son jardin secret est peuplé d'essences rares. Sans doute. Mais d'être solitaire, comme on l'était à Port-Royal, n'empêche pas d'appartenir à un Ordre. Et si l'on s'autorise ces remarques génériques sur les énarques, c'est parce qu'ils s'ingénient à ressembler à ce que Stanley Hoffman ou Ezra Suleiman écrivaient d'eux il y a quinze ans : ils sont, comme les grenouilles de Jean Rostand, victimes des interférences de l'observateur sur l'observé.

Premier exercice : à la faveur d'un dîner chez l'un d'entre eux, observez à la dérobée le contenu de sa bibliothèque. Vous y trouverez inmanquablement les mêmes livres. *Belle du Seigneur*, un Kundera, *Cent ans de solitude*, Yourcenar en Pléiade, un Jünger et *Le Rivage des Syrtes*. Cela, certes, vaut mieux

qu'un coup de trique. Mais il est parfois de mauvaises raisons de lire de bons livres. Kundera attise leur conception tchèque du destin; rien n'évoque autant le spleen d'une gare slovaque qu'un fascicule du budget de programme. *Belle du Seigneur*, c'est la princesse de Clèves de l'érotisme administrativo-sentimental. L'auteur et le personnage sont diplomates. Le personnage féminin, Ariane, porte un nom de fusée. Cette Belle, c'est la femme qu'ils auraient rêvé de rencontrer en stage de préfecture à Cambrai, où ils faisaient la bête. *Cent ans de solitude* flatte les anciens de Taizé et du C.E.R.E.S., qui y retrouvent l'abondante profusion de leurs idéaux 1965, un rien écornés depuis qu'ils sont devenus directeur aux A.G.F. ou secrétaire général du Lyonnais. Yourcenar, qui avait pourtant de mauvaises mœurs, c'est le goût du bien-écrit marmoréen, un style de préfet romain qui dispense de lire Bossuet ou Vauvenargues, qui écrivaient tout de même mieux. Jünger et Gracq ont la faveur des administrateurs de mission, qui prisent la méditation sobre devant les étendues, et aiment à méditer sur l'infini en installant des centrales nucléaires dans le désert français.

La lecture est là comme une fleur à la boutonnière. Nombre d'énarques se flattent d'être, comme le disait Roger Nimier d'Aragon, « excellent dans toutes les matières du programme, et même dans les autres ». Tout cela dissimule, tant bien que mal, le fond de l'affaire : un mépris financier pour l'improductif; et la mégalomanie qui va avec un diplôme rudement acquis. Désormais, les chemises anglaises achetées boulevard de Courcelles masquent une étrange alliance avec les anciens jeteurs de pavés. L'E.N.A. parachève Mai 1968, qui fut comme un spasme des classes moyennes qui accédaient à l'Université et se cabraient contre les savoirs hérités. Liquidier les latinistes, promouvoir les informaticiens, nous n'en sommes plus sortis. Dans l'énarchie, on se pique souvent de sociologie, si possible administrative. Comme si les poissons rouges devaient se mêler d'ichtyologie. C'est le charme des tautologies : il n'y a

de savoir que de soi. Le Budget devient une science humaine. Et l'énarque un *idealtypus* ethnologique, étudié tels les Dogons par Marcel Griaule, et ravi de l'être. Mot d'ordre : asphyxier la rue d'Ulm ; lâcher Spinoza pour Michel Crozier, Bergson pour Alfred Grosser. Rester, somme toute, entre gens sérieux. Légitimer son ennui en le glosant. Prier saint Guillaume.

Nous avons naguère, et comme tout le monde, fréquenté l'Institut d'Études politiques de Paris. On y trouvait, comme dans toute maison honorable, un vestiaire et des jeunes filles. L'association des élèves y vendait des cravates portant le poinçon de l'institution. Ce faux manège anglais qui ne bruit que de *galops*, cette académie florale qui couronne ses *lauréats* et élit une *Miss* offrait, telles les anciennes maisons closes de la rive droite, des poires pour étancher toutes les soifs. Les provinces du savoir y étaient représentées comme les rémouleurs de nos régions à la fête de la Fédération : soviétologie et droit fiscal, comptabilité et histoire de la question d'Orient, tout nous y était, comme à la comtesse de Paris, bonheur. Cette heureuse maison, qui prenait soin d'amender sa réputation d'élitisme en sous-payant ses professeurs et en recalant chaque année quelques héritiers, affichait tous les prodromes de la vertu : on y pensait bien, et mieux encore on n'y pensait pas. Sciences po vous donnait la nostalgie du marxisme, tant les ressorts de cette institution restaient opaques à ses propres desservants, tant la dialectique, qui est le nom savant du mauvais esprit, y restait inconnue. De jeunes patriciennes haut troussées et des boursiers en mobylette ahanaiant sur les mêmes *polys*, se détaillaient les affres du *diplôme* avec les accents de Thérémène narrant l'engloutissement d'Hippolyte par le monstre. La rue Saint-Guillaume, qui se donne des allures de séminaire où les femmes serviraient la messe, où l'on cite Montesquieu et Hayek pour s'en épargner la lecture, a la réputation d'être un temple de la science politique. Nous confessons

y avoir plutôt trouvé un I.U.T. de la rustine administrative, estimable comme l'est tout établissement qui prépare adéquatement des plombiers à la plomberie. A ce détail près qu'un cours de fiscalité déclamé comme *La Phénoménologie de l'Esprit* vous donne assez vite le sentiment du relatif, ou de l'indécence. Se parer des plumes de la pensée pour enseigner des matières qui par essence la récusent, tel était le bonneteau quotidien, l'imposture sans honte qui habitait ces murs. Car enfin : il est de principe, dans la République, que pour professer l'on ait passé un concours. Si le psychanalyste selon Lacan ne s'autorise que de lui-même, l'enseignant, en France, s'autorise jusqu'à nouvel ordre de l'agrégation. Aux Sciences politiques, le plus inculte des administrateurs civils pérerait en chaire, nimbé des certitudes pédagogiques que confèrent la maîtrise du droit budgétaire et le titre d'ancien élève de l'E.N.A. Ce qui étonnait finalement là, c'était moins la suffisance des élèves que l'acharnement des administrateurs à les enseigner. Car si les énarques méprisent généralement le métier d'enseignant tel qu'on l'exerce dans les lycées, ils aspirent en revanche à exercer en chaire un magistère latéral. *Perinde ac cadaver*. On objectera qu'il est de bonne administration que des praticiens transmettent une expérience, et paient d'exemple. Encore faut-il que cet exemple soit indemne de mystification. L'État dont on donnait l'image à Sciences po ressemblait à l'architecture vue par Valéry : ni clou ni marteau, on n'y montrait que des colonnes doriques. Le droit administratif, rue Saint-Guillaume, est kantien : un ciel empyrée de noumènes juridiques. Au Conseil d'État, il est cartésien, fait de doute méthodique et de cogito suspendu. En changeant de rive, on a changé de philosophie.

Intermède. Qu'il nous soit permis, en toute immodestie, de porter soudain sur l'énarchie, et sur Paris, le regard de la province. Dans les demeures closes de Nevers ou de Montargis, les

êtres s'éprouvent silencieusement. Ils savent qu'ils se connaîtront toute une vie, qu'ils sont voués à se regarder dans le temps. Ils sont à la fois impitoyables et silencieux. Ce n'est pas la vertu qui interdit à un provincial de paraître, et d'entériner les vaines gloires de Paris : c'est le sentiment qu'il a d'être, dans le cœur des autres, perpétuellement jugé, soupesé selon son poids de cendres. A Lyon, la primatiale des Gaules juge de toute éternité le spectacle humain qui coule entre les deux fleuves. On y connaît d'autant mieux le prix du pardon que l'on sait à quelle aune sévère les autres mesurent vos fautes. Et l'aile des corbeaux celtes planant sur le confluent, les saulaies inclinées sur les berges du Rhône vous rappellent que le temps gagne à la fin.

A Bordeaux, on sait cela aussi bien. En Mauriac octogénaire cheminait encore le petit garçon qui posait une joue brûlante sur les pins secoués de vent, et qui avait su, tout de suite, que les êtres sont damnés. *Requiem aeternam. Rex tremendae majestatis*. Tout le « Bloc-Notes » est une prédication que la Gironde adresse à Paris. Mauriac est blessant, disait-on, parce qu'il a été blessé : l'humiliation passée est le paravent que l'on jette sur ceux qui ont un rapport nécessaire à la vérité. A Paris, on instruit contre les Bordelais ou les Charentais un procès en duplicité : ils sont ondoyants, guelfes, branleurs pérennes, comploteurs et florentins. Voyez Sollers ou Mitterrand. Les abbés du chapitre parisien supportent mal les vicaires de Talence. On leur reproche de ne pas se satisfaire des grandeurs d'établissement, de proférer sur l'argent des vérités d'Évangile, de souligner la part pitoyable des créatures sans considération de leur valeur en Bourse. Ces Girondins ne délaissent Bordeaux que pour se réfugier à Paris chez les Pères, Jésuites de Versailles, foyer du 104 rue de Vaugirard. Ils ne quittent pas, ils ne sont pas quittés, en pleine capitale, par le chant du loriot et le dénuement du glas. On dit que François Mitterrand a sur sa table de l'Élysée la photographie de l'endroit où il sera enterré. Et qu'il déteste l'Inspection des finances, ce qui revient au



MARC LAMBRON

Carnet de bal

*Carnet de bal* est un album de mélanges : le semainier d'un écrivain sarcastique, aigu, mélancolique. Il croque ses contemporains sur le vif, décolle quelques masques, part en maraude dans le passé.

De New York à Madrid, d'Istanbul à Venise, de Djibouti à Paris, Marc Lambron décline son livret de famille, et consigne les notes d'un invisible roman. A tout instant on change de lieu, d'interlocuteur, de question. Comment décrire un baiser en littérature? Que s'est-il passé le 14 janvier 1991 sur le vol Air France 464? Pourquoi Roger Vailland aimait-il les orties? M. d'Ormesson est-il modeste? Quels sont les rapports entre Mickey Mouse et Oscar Wilde? Qui était vraiment Lénine? Repris à distance, effleurés en marge, voici des instantanés, des portraits d'époque. On y croise Cyrano et Nancy Reagan, André Malraux et Wallis Simpson, des rockers et des académiciens, et même quelques cœlacanthes. Il n'est pas interdit de penser que l'on y traite également, et peut-être avant tout, de littérature.

Choix de chroniques parues entre 1981 et 1992 dans diverses revues, notamment *Le Point*, *Carnet de bal* esquisse ainsi les lignes d'un autoportrait indirect. Dictionnaire de préférences et d'allergies, ce carnet d'égotisme est avant tout une lettre adressée aux autres essentiels : quelques femmes, beaucoup d'écrivains.

*Marc Lambron, né en 1957 à Lyon. Critique littéraire au Point. Auteur de L'impromptu de Madrid (1988) et de La nuit des masques (1990).*



9 782070 727865



92-X A 72786 ISBN 2-07-072786-6

130 FF tc

Extrait de la publication